

Panoptiques

Faits divers



Mathieu Villeneuve

Panoptiques. Faits divers

Villeneuve, Mathieu, 1990-

Illustrations : Laurie Girard

Ville de Saguenay

201, rue Racine Est

Chicoutimi (Québec) G7H 5B8

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2022

ISBN 978-2-9819292-2-8

© Mathieu Villeneuve, 2022

© Ville de Saguenay, 2022

Tous droits réservés. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage ou d'une photographie, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans le consentement préalable de l'éditeur.

Septembre 2022

À toutes celles et ceux
qu'on n'écoute pas assez



Avant-propos

Ce livre est le résultat de dix semaines de résidence de création dans les bibliothèques de Saguenay. Les mardis, jeudis et samedis, pendant quatre heures chaque fois, je m'installais dans une des bibliothèques pour travailler sur mon projet d'écriture.

L'objectif central de ma résidence était de recueillir des histoires et des vécus pour ce qu'on pourrait nommer des « considérations littéraires futures » : portraits de personnages, romans, nouvelles, poèmes... Je souhaitais aussi m'éloigner du lieu commun « écrivez sur ce que vous connaissez » qu'on sert souvent aux jeunes auteurs. Voir le monde avec un regard neuf : comme un ex-détenu, comme une prostituée, comme une gardienne de prison... L'expérience a largement dépassé mes attentes : ma banque de faits divers déborde.

Bien sûr, je devais aussi produire une œuvre littéraire. Après avoir d'abord souhaité écrire un

roman noir, j'ai finalement opté pour ce format « carnets de résidence » : les histoires qu'on m'a contées étaient tout simplement trop riches pour ne pas être partagées.

Je remercie toute l'équipe des bibliothèques de Saguenay de m'avoir accueilli dans leur espace de travail. Je remercie bien sûr aussi toutes celles et ceux qui ont eu le courage de venir à ma rencontre pour me partager leurs expériences de vie.

Tous les noms des donneuses et des donneurs d'histoires ont été modifiés pour préserver leur anonymat. Les libertés que j'aurais pu prendre envers leurs récits, pour les condenser ou les raccourcir, ainsi que les erreurs que j'aurais pu commettre en les transcrivant n'engagent personne d'autre que moi.

M.



1.

La bibliothèque de Chicoutimi est construite comme une prison. Du comptoir central, on peut tout voir, de tous les côtés. Entre les rayonnages de livres, les citoyens sont surveillés, scrutés, analysés.

Dans le jargon carcéral, ça s'appelle un *panoptique*: une méthode de conception architecturale qui remonte aux premières prisons « modernes », au 18^e siècle. Si c'est pratique pour garder à l'œil les sans-abris qui flânent dans la bibliothèque, ce l'est aussi pour vérifier que les employés font ce qu'ils ont à faire. Même les agents de sécurité doivent trouver des cachettes pour perdre leur temps sur leur téléphone.

Je sais de quoi je parle : j'ai travaillé là pendant un an. Une job de commis de bibliothèque, c'est relax en général, même si des fois on a l'impression de faire du travail social. Il faut dire qu'il y a de la misère en maudit à Chicoutimi, et avec la flambée des prix des loyers, la hausse du coût de la vie, la spéculation immobilière, c'est pas près de s'améliorer.

Les employés de la bibliothèque ont installé mon bureau face à l'entrée principale, dos à une fontaine depuis longtemps hors-fonction.

Comme c'est la période des impôts, et que la bibliothèque offre un service d'aide fiscale bénévole, les gens me dérangent tout le temps pour savoir si c'est moi, le Comptable. Je réponds non et je les redirige vers le comptoir central, au cœur administratif du panoptique, où les employés recevront les minces enveloppes de paperasse – deux ou trois feuillets à peine – pour les remettre au Comptable.

J'ai aucune idée si le Comptable me ressemble : personne l'a jamais vu.

2.

J'essaie de faire avancer mon chantier d'écriture – un roman noir nordique, avec des voleurs, des crosseurs pis des guns –, mais je peux pas m'empêcher de regarder ce qui se passe dans la bibliothèque. Pourquoi se faire chier à inventer des personnages quand il y en a des dizaines qui défilent devant moi – du vrai monde, en chair, en os et en blessures ? Des vagabondes à la recherche d'un endroit où se réchauffer quelques heures. Des étudiants internationaux venus chercher leur passe

d'autobus. Des fans de bandes dessinées. Des nouveaux arrivants qui veulent inscrire leurs enfants à la bibliothèque. Des intellectuelles qui flânent devant les nouveautés. Des femmes aux sacs bourrés de polars ou de romans historiques. Des tout-croches qui se parlent tout seuls. Des familles bruyantes qui disparaissent dans le secteur jeunesse, un peu en retrait de l'espace principal. Là aussi, d'ailleurs, les rayonnages sont disposés en panoptique. Efficace pour garder les flos à l'œil et les chicaner quand ils se lancent des livres par la tête.

J'essaie de percer la surface des visages, de voir au-delà des apparences. Cet adolescent-là, comme moi à son âge, c'est peut-être pour survivre dans une famille compliquée qu'il repart avec une aussi haute pile de mangas. Et là-bas, dans l'allée des guides spirituels, cette dame qui a l'air dévastée, elle vient sûrement de perdre un proche. Bien sûr, j'ose pas leur demander directement ; j'attends qu'on vienne à moi. D'ailleurs, c'est ce que fait bientôt l'agent de sécurité.

3.

Mike me raconte qu'il a déjà été gardien de prison, garde du corps, musicien et champion d'arts martiaux. Disons que malgré les années qui l'ont usé,

il a gardé le physique de l'emploi : sous l'uniforme, le corps est compact, musculeux – presque nouveau. Mon amie Marie dirait qu'il est fait en nerfs de bite.

Mike a beaucoup d'histoires en banque, mais il les révèle juste par fragments, sans oser se mettre en danger. Il refuse que j'enregistre ses paroles. Debout, les bras croisés, il jette constamment des coups d'œil autour de lui, attentif à ce qui se passe dans la bibliothèque, prêt à intervenir si quelqu'un respecte pas le règlement. Incapable de se concentrer plus qu'une minute sur la même anecdote.

À un moment donné, il doit repartir faire son travail : il y a encore un itinérant qui lave son linge sale dans le lavabo des toilettes.

4.

Pendant que j'essaie de ramancher les histoires décousues à Mike, je vois arriver une de mes amies artistes. Mégane. Elle venait zieuter les nouveautés en attendant le vernissage qui aura lieu plus tard au Centre des arts et de la culture.

Puisqu'elle a du temps devant elle, Mégane accepte de s'asseoir pour jaser avec moi. Comme la plupart des gens, elle prétend d'abord ne posséder aucune histoire intéressante à raconter. Évidemment, elle se trompe : tout le monde a des

souvenirs lointains, des bad lucks ou des erreurs de jeunesse dignes de mention. J'ai assez étudié la littérature pour admettre qu'à peu près n'importe quoi peut devenir *littéraire*. Il suffit souvent de mettre en récit un événement, une époque, un fait divers... Aucune recette-miracle. Pas d'ingrédients secrets. Il suffit d'oser prendre la parole.

Rapidement, je découvre ce qui m'intéresse dans le passé de Mégane : son ancien métier de planteuse d'arbres. La même job que mon père faisait avant de travailler pour l'université, mais dont il m'a jamais vraiment parlé.

Emportée par le sujet, sans voir le temps passer, Mégane passe finalement une demi-heure à résumer cinq années de contrats dans le Nord québécois et dans l'Ouest canadien. Cinq ans à avancer dans les coupes à blanc, à se faire bouffer la peau par les mouches, à se taper les nuits froides et les canicules. Cinq ans à tapisser le sol des mêmes essences commerciales plutôt qu'à laisser renaître les forêts par elles-mêmes.

5.

Plus tard le même soir, une autre personne s'assoit devant moi. Marie, une bonne amie. Une passionnée d'horreur, de true crimes et de légendes urbaines.

Contrairement aux autres donneurs, elle a marché droit vers moi, sans hésiter. Elle est prête.

En guise d’amuse-gueule, elle me raconte d’abord la malédiction d’une famille de son village, une paroisse pas trop loin de Saint-Christophe-de-la-Traverse : l’un après l’autre, les membres de cette lignée maudite de fond de rang sont tous morts malades, accidentés ou suicidés. Marie connaît mes goûts.

Elle enchaîne en évoquant les voisins de lot de son père qui, sur leur terrain en friche rempli de ferraille, ont érigé une espèce de lutrin sacrificiel, où pourrissent osselets, sang et plumage. Marie m’y emmènera quelques semaines plus tard, dans la grisaille du pré-printemps : c’est vrai que du monde fucké de même, ça donne pas le goût de se voisiner fort, fort...

Mais le meilleur récit de Marie a une dimension beaucoup plus intime. Son accident de longboard.

6.

Marie a quinze ans. Elle descend à toute vitesse la côte de la rue principale du village. En vraie gawa du Lac, forte et fière et sans peur. Ses cheveux noirs de sorcière de région, qui lui descendent normalement jusqu’aux fesses, flottent derrière elle : ça serait du

gâchis de mettre un casque sur une aussi belle crinière.

Une des roues rebondit sur une maudite grosse roche, et Marie se plante tête première contre l'asphalte. Son corps inconscient, de travers sur la *Main*, ç'a bloqué le trafic pendant une heure. Le monde pensait qu'il y avait des funérailles. Faut dire que ça fait loin pour les paramédics, Dolbeau aller-retour, quand t'as un crâne fracturé et une hémorragie interne qui t'attendent à deux-trois villages de distance.

Aux soins intensifs, la tête de Marie est tellement gonflée de sang que le médecin offre à ses proches de lui dire adieu... Mais elle refuse de crever. En vraie gawa du Lac, forte et fière et sans peur.

Maintenant, Marie doit vivre avec les effets secondaires permanents de son hémorragie cérébrale : ne supporte plus l'alcool qu'en petites quantités ; a parfois l'impression que son œil veut implorer. Elle souffre aussi d'anxiété et de crises de panique, comme beaucoup d'accidentés de la route.

Ça aurait pu être pire, quand même : son cadavre pourrait être en train de se liquéfier six pieds sous terre.

7.

À la fin de mon shift de résidence, je décide de rejoindre Mégane au vernissage. Quatre heures de job, en écriture, c'est bien assez pour donner soif.

Le vin est gratuit, mais dégueulasse. Si j'étais arrivé plus tôt, j'aurais eu droit à de la bière, comme les autres : de la Tremblay en cannette. C'est pas si grave : j'ai l'habitude des vinasses de lancement. Suffit de boire vite, sans trop réfléchir : après quelques gorgées, ça va toujours mieux.

Dans la salle d'expo : des obus et des munitions faits de céramique ; un lustre bâti avec des armements ; des pieds d'argile coupés aux chevilles. J'essaie de pas trop penser à ce qui se passe en Ukraine. J'essaie de m'amuser.

Deux coupes plus tard, je retourne à mon appartement, fatigué, mais satisfait. Ma première semaine de résidence vient de s'achever, et les histoires arrivent plus vite que j'osais l'espérer. Les gens viennent m'offrir un peu de leur sang, de leur chair ; bientôt, ils laisseront des organes entiers. En échange, je dois classer les échantillons par groupes sanguins, entretenir l'armoire réfrigérée, organiser les greffes et les transfusions.

8.

La semaine d'après, je reçois un premier don d'histoire par courriel. C'est une femme, Pat, qui veut me partager son passé d'escorte. Si ça peut m'intéresser, bien sûr.

J'ouvre le fichier, sans trop savoir à quoi m'attendre. Le texte fait cinq pages. Une prose explosive où Pat crache sa rancœur envers ses clients, qui veulent rien que se vider les couilles avant de l'abandonner dans son grand lit moite, cloîtrée avec ses remords et ses démons.

Je sais pas trop quoi faire avec cette histoire-là, je sais même pas si je mérite de l'avoir lue, mais je l'archive comme les autres.

Du sperme et de la cyprine, ça fera changement du sang.

9.

Un matin, pendant que je classe des fichiers, un gars s'arrête pour me parler. Antonio.

Il doit avoir dans la cinquantaine, mais c'est toujours dur à dire avec ce genre de bonhommes-là. Il porte des vêtements maganés, mais ses doigts sont remplis de bagues. Je m'y connais pas assez en bijoux pour dire si c'est du stock de qualité ou de la pacotille de marché aux puces. En le regardant comme il faut,

je me dis qu'il y a aussi un certain mystère dans sa manière de bouger, comme une vague homosexualité camouflée depuis si longtemps qu'elle est devenue presque invisible.

Quand je lui demande s'il a des histoires à me conter, Antonio soulève le bas de ses pantalons, me montre ses genoux déformés par les cicatrices. Il m'explique ses opérations, ses rééducations ratées.

Il me parle aussi des deux fois où il est mort.

10.

La première fois, ça se passe à Saint-Jean-Eudes. Un hameau sans mairie et sans taverne, aux limites du territoire de Rio Tinto. Là où les vents dominants transportent les fumées de l'usine d'aluminium. Là où mon amie Mélodie achète son crack.

C'est à Saint-Jean-Eudes, bref, qu'Antonio se fait défoncer la mâchoire. Par qui, comment, pourquoi : aucune idée. Mais les coups de poing sont assez puissants pour lui fêler *et* lui casser la face. « Fait que là, tu comprends, je me sauve à course. Aussi vite que je peux, mais c'est pas facile en culottes de cuir... En plus, je perdais tellement de sang que je voyais quasiment pus rien. Une chance que j'avais un chum pour m'aider, j'aurais jamais pu chauffer mon char. »

Aux urgences, Antonio perd connaissance. Son cœur arrête de battre pendant quelques secondes, mais on réussit à le faire repartir. Comme un moteur deux-temps qui a juste besoin qu'on lui tire le choke. Rendu là, je m'attends à une description ésotérique, à un tunnel de lumière, n'importe quoi, mais non : Antonio garde ses secrets pour lui.

Le lendemain matin, on l'opère pour réparer son visage, naguère lisse et beau. On lui demande de rester alité pendant presque une semaine.

Pour le restant de ses jours, comme un rappeur, Antonio aura du métal dans la gueule. Quelques onces, à peine. Des plaques sous sa peau, fixées contre l'os de son menton et de sa mâchoire.

11.

Quelques années passent avant qu'Antonio retourne à l'hôpital. Il souffre maintenant d'un cancer des intestins. *À trente-cinq ans.*

Neuf mois durant, son corps déjà maigre, quasiment rachitique, est bombardé de rayons gamma. Au pire moment de sa maladie, il prétend être décédé une deuxième fois.

Cette fois-là, à voir son regard qui se perd au loin, c'était un méchant trip.

12.

Un autre gars vient nous rejoindre. Domingue. Un bel homme aux longs cheveux brillants, roux et gris, qui avance avec des béquilles. Une de ses jambes s'arrête juste en haut du genou.

Cette scène-là, c'est clair que j'aurais jamais pu l'inventer : mes deux donneurs d'histoires se mettent à comparer leurs expériences de mort clinique... Le problème, c'est qu'Antonio arrête pas d'interrompre Domingue, rajoute des détails à sa propre histoire – comme pour le séduire.

Bref. Domingue se balade en voiture sur une route de campagne. Quand un autre char l'emboutit, Domingue passe à travers son pare-brise et se ramasse dans le fossé. Il se vide de son sang, là où sa cuisse s'est déchirée contre la vitre cassée.

En attendant l'ambulance, Domingue se fabrique un garrot avec son linge. Malgré ses efforts, pendant le trajet vers l'hôpital, il trépanse. Une mort clinique fulgurante, juste assez longue pour explorer « l'autre côté ». Il donne pas trop de détails, mais son corps dégage la confiance calme de ceux-là qui sont *revenus*.

Depuis son accident, Domingue écrit des livres. Le premier est paru dans une petite maison d'édition ; il a justement une copie dans son sac. Il m'invite à le feuilleter. C'est une grosse brique, à l'écriture

étrangement compliquée, à l'intrigue mystico-érotique.

Domingue voudrait que j'écrive de son prochain roman. Un manuscrit encore plus long que le premier. Je refuse poliment.

Antonio, de son côté, montre aucun intérêt pour le livre : il est trop concentré à déshabiller Domingue du regard.

13.

Une équipe de TVA vient me rencontrer. Karim, le journaliste, me pose des questions sur les histoires qu'on m'a racontées jusqu'à présent. Il a du fun à me jaser, ça paraît que lui aussi c'est un passionné d'anecdotes. Il m'en conte des bonnes, d'ailleurs, une fois qu'on a terminé l'entrevue.

Sa meilleure histoire vient juste de lui arriver. Il y a quelques jours, un couple se pointe pour acheter sa maison. Karim est content, il a hâte de passer à autre chose.

Sauf que l'offre d'achat a jamais pu être acceptée. C'est que la femme, en vérifiant ses affaires avec la banque, découvre que son conjoint a un casier criminel.

La transaction a déraillé, le couple a explosé.

14.

Le lendemain, c'est au tour d'une gang d'étudiantes d'ATM de venir me voir. Elles ont beaucoup de questions à poser, mais aucune histoire à conter. Je suppose qu'à dix-huit ans on manque d'échecs, de pertes, de deuils. Ou bien les blessures sont encore trop vives pour être partagées.

J'ose pas leur avouer que je commence à me sentir fatigué de porter le poids de toutes ces histoires-là. Que des fois, comme si les rôles étaient inversés, j'ai l'impression que c'est moi qui donne plus que je reçois.

15.

C'est drôle, à l'époque où je pensais devenir psychologue ou travailleur social, mon père m'a dit : « T'es un Villeneuve, t'as déjà assez de problèmes sans avoir besoin de gérer ceux-là des autres. » C'est peut-être pour ça que j'ai fini par devenir écrivain.

Inventer des histoires – même tragiques, même apocalyptiques –, c'est beaucoup plus facile que de recevoir celles des autres.

16.

La femme se présente à l'heure convenue, les mains chargées d'une épaisse enveloppe matelassée. Elle se présente – Jeannine, enseignante de travail social à la retraite –, et sort l'ordre du jour qu'elle a préparé pour notre rencontre : une page de bloc-notes décorée de lutins et de Père Noël. Elle vient me conter une dizaine d'histoires – mémoires d'enseignement, coups du sort –, mais elle est surtout là pour m'offrir une pièce rare : la Saga du Tueur aux céleris. Évidemment, je suis preneur.

De l'enveloppe, Jeanine sort des liasses de papiers de différents formats, retenues par des trombones et des pince-notes : une photo du tueur présumé, Pete, alias Céleri ; une revue de presse ; les transcriptions de l'enquête préliminaire et du procès ; les rapports de différents organismes des droits de la personne ; une correspondance avec la ministre de la Justice.

Après avoir écouté Jeanine résumer les faits – deux heures, sans pause –, je lui demande si je peux emprunter l'enveloppe ; elle dit oui.

17.

Dans les jours qui suivent, je lis et relis le dossier, le compare au récit qu'en a fait Jeanine. L'accusé, déjà, présente pas un profil typique. Pete, 19 ans, est un

« déficient intellectuel léger », qui souffre en plus d'une « malformation de la mâchoire ». Il a cette allure-là parce que son alcoolique de mère a jamais arrêté de boire quand elle le portait dans son ventre.

Le meurtre, lui, par contre, est vraiment bizarre : la victime, une retraitée sans histoire, a été retrouvée morte dans son potager, la gorge déchiquetée, treize céleris exactement disposés en cercle autour d'elle. Selon le coroner, les blessures ont été infligées avec une lame courte, mal aiguisée.

Faute de meilleures pistes, les enquêteurs sont bientôt persuadés que c'est Pete qui l'a tuée avec son couteau suisse. Après tout, le gars habite dans une famille d'accueil, dans la maison juste à côté de la victime, et c'est connu qu'il aime beaucoup le céleri.

Les enquêteurs vont chercher Pete pour l'emmener dans un hôtel, à Roberval, plutôt qu'au poste de police. Au milieu de la nuit, exténué, sans ressource, sans avocat, Pete confesse son crime.

Peu importe le mobile, et même si les aveux ont pas été enregistrés, Pete est déclaré coupable sur la base de ce qu'apparemment on appelle le « voir-dire ». Résultat : emprisonnement à vie.

Pour des céleris.

18.

Des années plus tard, un psychiatre de Roberval envoie une lettre à Jeanine. Il prétend savoir qui a véritablement tué la femme du potager : une infirmière de l'hôpital, qu'il traite aussi pour des problèmes de santé mentale. Jeanine accepte, fixe un rendez-vous.

Dès son arrivée au restaurant, le docteur dégage un Exacto et le plante dans la table, juste devant elle. « C'est avec ça que le meurtre a été commis. »

Il explique à Jeanine que sa patiente est obsédée par les écureuils et les céleris – en plus de tripper pas mal trop fort sur lui. Il raconte d'ailleurs avoir déjà trouvé un cadavre d'écureuil planté dans sa porte de bureau avec la lame de ce même Exacto : une preuve d'amour dans le monde de la psychiatrie. Le problème du docteur, c'est qu'en raison du secret professionnel, il a pas le droit de révéler l'identité de l'infirmière.

J'aimerais bien aller le rencontrer, ce psychiatre-là, poursuivre moi-même l'enquête, faire emprisonner la vraie coupable, mais j'ai promis à Jeanine de pas m'en mêler.

19.

La semaine d'après, je demande un espace de travail plus tranquille. J'ai déjà bien assez d'histoires pour commencer à écrire. Pas le roman noir que j'avais en tête au début de ma résidence, mais plutôt une sorte de récit collectif, des fragments brefs qui formeraient, une fois réunis, une mosaïque de portraits des personnes qui fréquentent la bibliothèque : rescapés aux mâchoires de fer, planteuses de conifères, accidentés de la route, survivantes des meutes de mâles, vieux bums repentis...

Ça s'appellerait *Panoptiques*.

20.

Un vieux loup de peine débarque à la bibliothèque. Carlos. Il me cherche pour me conter sa vie. Quarante-trois ans de prison, dont cinq au trou.

Je l'invite dans mon nouveau bureau, loin du panoptique. Les anecdotes de pénitencier se multiplient pendant quasiment deux heures. Bientôt je me retrouve avec sept grandes pages pleines de notes...

L'histoire de Carlos commence dès son enfance. Sa mère, une marâtre rongée par la sclérose en plaques, décide de le « vendre » à l'orphelinat. On pouvait faire

ça dans le temps, pour se débarrasser des enfants turbulents.

Son existence là-bas devient vite invivable : laver des couches pleines de merde, endurer les coups de baguette, se tenir loin du curé pédophile...

Après l'orphelinat, Carlos se ramasse dans un premier Centre jeunesse, au Saguenay, puis dans un deuxième, à Montréal. Pour lui, c'était comme aller dans une école du crime.

« C'est de même qu'on fabrique des criminels. »

21.

À seize ans, de retour à Jonquière, Carlos se trouve une job : braqueur de banques. C'est les années 70, c'est encore le Far West.

Le *modus operandi* est vraiment pas compliqué : parquer son char devant la porte principale – un beau Ford Pinto 74 –, entrer calmement avec son gun, le pointer sur le staff. Sauter par-dessus le comptoir et vider les tiroirs-caisses. Repartir en faisant hurler ses pneus. Disparaître quelques jours.

La seule banque qu'il ose pas braquer, c'est celle-là du coin Harvey/Saint-Dominique. Le gars est quand même pas suicidaire : le poste de police est dans la même bâtisse.

22.

À 18 ans, Carlos se fait arrêter. Pas pour les vols de banques, ironiquement, mais parce que c'est lui le suspect numéro 1 dans une affaire de double meurtre. Des témoins affirment avoir aperçu son Ford Pinto 74 à Shipshaw, pas loin de la place où les deux corps ont été retrouvés.

Carlos m'explique que la veille il avait commis l'erreur de prêter son char à un de ses chums. Le gars, Yvon Labrume, devait juste aller voir un couple qui lui devait du cash. Pour les menacer, pas pour les tuer. En théorie.

C'est un enquêteur corrompu qui mène l'interrogatoire de Carlos. Marcel Allaire, un trippeux de coke et d'acide qui se tient dans les mêmes bars que les bandits, qui fume même des joints avec les poteux dans les toilettes.

Au poste de police, usant des bonnes vieilles méthodes – l'étranglement du prévenu –, ce joyeux luron de Marcel Allaire fait signer des aveux écrits à Carlos.

Quelques mois plus tard, en cocu fâché, en bon gentleman crotté, l'enquêteur corrompu tuera sa femme avec son arme de service, avant de se tirer une balle dans la tête.

23.

En attendant son procès, Carlos envoie une lettre au *Réveil du Saguenay* pour clamer son innocence : pour prouver sa bonne foi, il est même prêt à demander la peine de mort, qui avait pas encore été abolie. On finira plutôt par le condamner à la prison à vie.

Carlos conteste la décision. Même si le vrai tueur, Yvon Labrume, envoie à la Cour d'appel une déclaration assermentée de six pages, deux juges sur trois la déclarent irrecevable : Carlos avait juste à le dénoncer pendant le premier procès...

24.

Aux dernières nouvelles, Yvon Labrume vivrait dans un beau grand condo à Vancouver – avec une criminologue. Un tueur et une avocate : à bien y penser, c'est un bon match.

Entretemps, d'après Carlos, qui a clairement du fun à me conter l'histoire, un autre des frères Labrume serait mort en revenant de la Colombie : le sachet de dope caché dans le fond de son cul se serait déchiré en plein vol, expulsant dans ses entrailles de mule un kilo d'héro pure.

25.

Pendant sa carrière de prisonnier – au Vieux Pen de Laval, à Sainte-Anne-des-Plaines, à Kingston et à Prince Albert –, Carlos s’est toujours battu pour améliorer les conditions des détenus, même si ça faisait de lui une cible de choix pour les gardiens. Harcèlement, torture, isolement...

Il a quand même fini par remporter quelques victoires contre les scrous, et même un procès. C’est d’ailleurs devenu un cas de jurisprudence : « Carlos contre la Reine ».

26.

Sans trop se vanter, Carlos me dit que c’était lui, le braqueur de banques le plus célèbre au Saguenay dans les années 70. Il est bien fier aussi de me conter les deux fois où il a failli s’évader.

Mais il a fait du temps en dedans avec d’autres criminels encore plus connus : Paul Rose, Richard Blass, Frank Cotroni, Guy Cloutier, Gilles Vaillancourt... Il peut en plus compter parmi ses amis des journalistes d’enquête comme Claude Poirier.

Quand on lui a offert de tourner un documentaire sur sa vie, Carlos a refusé. Il veut pas devenir une sorte de Clint Eastwood de ville-usine. Il refuse d’être glorifié, d’être immortalisé. Mais si son récit de vie

devenait un jour un livre, ce serait pour éviter aux jeunes de répéter les mêmes erreurs que lui.

Le titre dont il rêve : « Les mémoires d'un raté ».

27.

En dessous du portail du Vieux Pen de Laval, on peut lire la devise de l'endroit : *Ici, on plie l'acier*. Les gardiens s'imaginent sûrement que Carlos va être une proie facile : dix-neuf ans, 140 livres mouillé, beau comme un cœur.

Le premier jour, Carlos doit abandonner ses vêtements, ses bijoux et ses rares effets personnels. On veut aussi l'obliger à dire adieu à ses beaux cheveux longs. « Il faut qu'on te les rase, ti-gars, parce que sinon tout le monde va penser que t'es une fille. Cré-moé, tu veux pas commencer à te faire violer icitte. Suffirait qu'un wolf fasse de toé son serin... Je peux te jurer que ça fait mal en estie, pis pendant longtemps, à part de ça. »

Comme Carlos refuse d'abandonner ses cheveux de bum, il entame sa peine de prison direct au trou. Six mois d'isolement. Pour le plier, comme l'acier.

Sauf que pendant ce temps-là, Carlos, au contraire, il s'endurcit, physiquement et mentalement.

Pour contrer l'ennui et le désespoir : répéter chaque matin les mêmes gestes. Une heure de course

sur place. Une heure de push-ups. Une heure à jouer aux dards, avec des bouts de papier froissés et des cercles tracés sur le mur avec du ketchup.

Il veut pas plier.

28.

Un jour, la Chance sourit à Carlos. Un beau grand sourire moqueur. Une grimace, à vrai dire.

La Chance lui envoie un mille-pattes. Le premier être vivant, à part les scrous, que Carlos croise depuis des mois, depuis qu'il est au trou. Carlos lui offre un peu d'eau, de la mie de pain mouillée. Le mille-pattes a l'air content.

Pour être sûr de pas le perdre, Carlos se dépêche de déchirer un morceau de sa combinaison. Il s'arrange pour effiloche le tissu, pour dégager un long fil. Une laisse. Ce jour-là, le mille-pattes devient un insecte de compagnie.

29.

Quelques jours plus tard, la Chance offre à Carlos un deuxième mille-pattes. Carlos en croit pas ses yeux de voleur : il a maintenant deux chums avec qui jaser. Il peut même organiser des courses de mille-

pattes. Après le jogging sur place, les push-ups et les dards, évidemment.

C'est simple. Les deux frères sont placés au pied du mur avec, à l'autre bout de la pièce, une seule boule de pain de mie mouillée. Le gagnant remporte une double portion.

Mais Carlos aurait dû s'en douter, que ça faisait trop de luck en pas long. Il aurait dû se méfier.

30.

Un jour – peu importe lequel, en isolement les journées sont toutes pareilles –, les scrous entendent des bribes de phrases dans la cellule à Carlos. Ils ouvrent la porte sans s'annoncer.

Au début, ils pensent qu'ils ont réussi, que Carlos est viré fou. Mais ils finissent par voir les bouts de fil qui font des laisses aux mille-pattes.

Avec un plaisir rageur, les scrous écrasent les deux insectes, jusqu'à former une bouillie de pattes et d'exosquelettes sur le plancher. Une pâte de mort qu'ils vont laisser sécher là pendant des jours.

31.

Quand Carlos sort du trou, il accepte de se faire raser le crâne. Ce jour-là, il pleure pour la dernière fois : sa jeunesse, comme ses cheveux de bum, disparaissent à jamais.

Une fois ses larmes séchées, il remet le masque et l'armure qu'il a mis six mois à sculpter dans l'ombre.

Il lui manque rien qu'une arme. Il choisit un couteau artisanal – un pic. Un simple bout de métal bien affûté. Avec ça, il va pouvoir tenir à distance les autres détenus en manque de chair fraîche.

Carlos sera jamais le serin de personne.

32.

À mon dernier jour de résidence, je reçois la visite d'une employée des services correctionnels canadiens. Une gardienne de prison. Une scroue, comme dirait Carlos. Louise Stephens Grondin.

Le français de Louise est hésitant, son vocabulaire clairsemé, mais pour obtenir sa promotion au Ministère, elle doit atteindre un niveau supérieur. C'est pour ça qu'elle est venue ici, en immersion.

Louise m'explique qu'elle travaille surtout avec les détenus des Premières Nations, dont ses frères et sœurs Mi'gmaq, mais aussi avec tous les autres

Autochtones, beaucoup trop nombreux, qui purgent des peines dans les pénitenciers.

Pendant cinq ans, Louise a aussi travaillé dans une prison pour femmes. Elle dit que les détenues ont besoin de plus d'attention que les hommes. Qu'elles veulent vraiment changer, elles, peut-être. Guérir. Au lieu de s'enfoncer encore plus creux dans le crime. Ou bien c'est seulement les règles qui changent : le calme au lieu de la violence ; l'entraide au lieu de la guerre.

33.

Il y a deux ans, Louise s'est engagée dans le Chemin rouge. Le Red Path. Elle respecte les enseignements des Aînés, ne boit plus d'alcool, donne du temps et de l'énergie à sa communauté.

Les suicides de ses proches s'éloignent lentement, dans les angles morts de sa mémoire. Ses deux enfants étudient à l'université ; ils réussissent bien, feront de belles et longues carrières.

Même si le Chemin rouge se perd à l'horizon, comme l'avenir, Louise sait qu'il mène à un monde meilleur. C'est une route qui, au cœur des forêts sacrées, rejoint les chemins de terre des Aînés.

34.

C'est le début mai, l'air est chaud et calme. La saison des impôts est finie depuis longtemps. Les arbres fleurissent, les bourgeons se gonflent. Les voisins raclent le sable sur leur pelouse. Les gars de la voirie passent dans les rues avec leurs camions-balais. Des couples de retraités jouent à la pétanque. Les derniers bancs de neige, gorgés de sel et de déchets, achèvent enfin de fondre.

Le soleil brille trop fort pour jouer dans les entrailles du passé.

35.

J'ai l'impression que ce projet-là pourrait ne pas avoir de fin. Comme pour les rêves et les cauchemars, les réservoirs d'histoires vraies sont virtuellement infinis : secrets de famille, meurtres, psychoses, suicides, internements...

Il y aura toujours du sang à prendre, du sang à donner.

36.

Il faut que je profite du printemps, comme les gens normaux. Le passé est derrière nous, le nôtre comme celui des autres. Il faut continuer à avancer. Comme les rescapés aux mâchoires de fer. Comme les planteuses de conifères. Comme les accidentés de la route. Comme les survivantes des meutes de mâles. Comme les vieux bums repentis.

Prenez le temps de vivre, sacrement : vous me conterez ça une autre fois.

Je payerai la bière.



